

Face au sexisme, revoir l'éducation des garçons

CLICHÉS Alors qu'on encourage les fillettes à tordre le cou aux préjugés, les petits mâles sont maintenus dans de vieux schémas virils. Même si, du magasin de jouets au jardin d'enfants, les pratiques commencent à changer

Dans la récente tribune polémique de cent Françaises revendiquant le «droit d'importuner», une phrase a fait bondir les experts en «études de genre»: celle proclamant qu'il fallait «éduquer les filles [...] de sorte qu'elles soient suffisamment informées et conscientes pour pouvoir vivre pleinement leur vie sans se laisser intimider ni culpabiliser».

Outre le fait que bien des parents n'ont pas attendu ce texte pour lire aux fillettes *Le Petit Chaperon Rouge*, qui les met en garde contre le grand méchant loup depuis des siècles, cette saillie laisse surtout «croire que le problème serait les filles, alors qu'elles sont la cible de différentes formes de sexisme», estime Caroline Dayer, sociologue des genres et experte en prévention des violences et discriminations pour le canton de Genève. Pire selon elle, cette sentence oblitère l'enjeu majeur que représente l'éducation des garçons dans les questions d'égalité.

Car les jeunes pousses masculines sont loin d'être épargnées par les clichés sexistes qui peuvent contaminer leurs relations avec le sexe opposé, mais aussi nuire à leur épanouissement. Les clivages commencent même dès le berceau puisque, selon des études, l'interprétation des pleurs des bébés n'est pas toujours identique: aux larmes des nour-

rissons féminins sera associée la peur, à celles des bébés masculins, la colère... et donc moins tolérées.

Garçons discriminés

Pour s'en convaincre, les enseignants d'une école maternelle suédoise se sont filmés plusieurs jours dans leur travail. Ils ont découvert que, même au pays de la parité chevillée aux lois (la Suède est 4^e au rang du classement mondial *Global Gender Gap*), ils n'avaient pas la même attitude envers les deux sexes, réclamant plus souvent aux fillettes la sagesse, et consolant moins les garçonnets. L'école a adopté plusieurs solutions radicales pour rétablir l'équilibre, notamment en bannissant les termes «fillette» et «garçon» au profit du pronom neutre «hen», disponible dans la langue suédoise.

«Nous essayons d'enlever les barrières qui empêchent les garçons et les filles de faire ce qu'ils et elles veulent, afin que les enfants aient les mêmes chances de sentir et s'exprimer», clame la directrice Lotta Rajalin, qui donne aussi des TED Talks sur les bienfaits de l'éducation neutre. D'autant que les enfants repèrent tôt les différences de comportements, comme le souligne Caroline Dayer: «Dès 3 ans, ils ont conscience que les adultes ont généralement des conduites différentes en fonction du sexe assigné, et les pratiques genrées vont encourager les enfants à investir certaines activi-

tés et développer davantage certaines compétences. Par exemple, les filles sont plutôt incitées à travailler le langage, les relations et la gestion des émotions, mais aussi à être dociles. Les garçons sont davantage incités à l'exploration, l'autonomie, la transgression et l'affirmation de soi, mais sont moins bien outillés sur la gestion des émotions...»

Douze ans, l'âge des clichés

Et dès 10-12 ans, selon cette fois une étude codirigée par l'OMS à travers le monde, les clichés selon lesquels les filles seraient naturellement plus passives et les garçons physiquement plus forts et indépendants sont intégrés, ce qui «fait courir un grand risque aux filles de quitter l'école précocement, de subir des violences physiques ou sexuelles, et peut pousser les garçons à se montrer violents ou à consommer des drogues», conclut l'enquête.

L'inégale répartition des tâches domestiques et des rémunérations s'imisce même au royaume des bambins, puisque les filles entre 10 et 17 ans consacrent deux heures hebdomadaires de plus que les garçons aux corvées ménagères, tandis que ceux-ci sont 15% plus susceptibles d'être payés quand ils font ces mêmes tâches, d'après une enquête de l'Université du Michigan. Le sexisme du marché du jouet, qui n'a cessé de développer des mini-aspirateurs roses et des figurines de superhéros agressifs, n'arrange rien, même si certains distributeurs, tels les hypermarchés Super U, commencent à rétropédaler en publiant des catalogues dégenrés. Il faut dire que bien des pa-

rents, associations et mouvements ont grogné.

Idéal masculin

Mais il semble que l'encouragement à s'affranchir des clichés soit plus prégnant du côté de l'éducation des filles... En juin dernier, à l'occasion d'un article intitulé «Comment élever un fils féministe?», le *New York Times* pointait la persistance d'une construction du masculin toujours imbibée de compétition et d'intériorisation des émotions: «Nous sommes à présent plus susceptibles de dire à nos filles qu'elles peuvent être tout ce qu'elles veulent – une astronaute et une mère, un garçon manqué et une fille girly. Mais nous ne faisons pas la même chose avec nos fils [...] On les dé-

la mixité dans l'éducation,

à paraître en mai chez Albin Michel), constate ces temps-ci «une légère tendance à survaloriser les filles, encouragées à se dépasser, alors qu'on renvoie toujours au garçon rêveur qu'il est mou. À l'école ou dans les familles, la nature des punitions est également plus dure à l'égard des garçons, et la société peut leur infliger pas mal de clichés pas marants: qu'ils seraient plus désordonnés, moins bons à l'école, têtes en l'air, violents, bref, ce qu'on ne veut pas d'éduquer un garçon. Et cela n'encourage pas vraiment au respect de soi-même.»

Outre des autres. La tribune française au nom du «droit d'importuner» distillait d'ailleurs, au passage, un certain mépris des garçons en leur prêtant de fait un instinct de chasse. Auquel l'écrivaine Leïla Slimani a répondu dans sa propre tribune: «Mon fils sera, je l'espère, un homme libre. Libre non pas d'importuner, mais libre de se définir autrement que comme un prédateur habité par des pulsions incontrôlables.»

«On ne naît pas sexiste, on le devient»

► **Sébastien Chauvin**, sociologue des genres à l'Université de Lausanne, revient sur l'enjeu de l'éducation des garçons pour abolir les clichés

– En quoi l'éducation des garçons peut-elle éviter des mouvements comme #MeToo?

Sébastien Chauvin: – Une des grandes raisons du sexisme dénoncé par #MeToo est que les hommes sont longtemps restés dans des clubs d'hommes: des univers masculins ségrégués dans lesquels on apprend à mépriser le féminin. C'est d'ailleurs ce qui vient d'arriver en Angleterre, avec la soirée caritative ne regroupant que des hommes de l'élite économique, où les participants ont harcelé les hôtesse, no-

tamment par des attouchements. Mais on ne naît pas sexiste, on le devient. À un jeune âge, filles et garçons sont très ouverts, et une partie des comportements sexistes sont le produit de l'absence de modèles masculins pluriels, avec une persistance du modèle de l'homme dominant, viril, opposé à l'homme faible ou associé au féminin. Mais dès qu'on grandit dans des univers éducatifs mixtes, avec des jeux et interactions mixtes, on est notamment moins susceptible d'acquiescer une prise de

pouvoir asymétrique sur autrui.

– Est-ce que l'éducation des garçons à l'égalité est à la traîne par rapport à celle des filles?

– L'éducation à l'égalité de genre s'est d'abord focalisée sur l'empowerment des filles. Par exemple, la journée «Oser tous les métiers» en Suisse, qui permet aux enfants de découvrir des métiers hors de tout cliché sexiste, fut d'abord la «journée des filles», durant laquelle on leur faisait découvrir le métier de leur papa, des métiers «masculins». La prise de conscience qu'il fallait aussi montrer aux garçons des métiers «féminins»

a été plus tardive. C'est une entreprise plus difficile car le masculin se construit encore beaucoup dans le rejet du féminin. Pour les petits garçons, le féminin est «contagieux», alors que ce n'est pas le cas pour le masculin auprès des filles.

– C'est-à-dire?

– Les parents offrent par exemple plus d'albums avec des héros masculins à leur fille que l'inverse. L'éventail vestimentaire est également plus large pour les filles que pour les garçons, où certaines couleurs demeurent taboues. Les parents se montrent aussi plus réticents à offrir une poupée Wonder Woman à un fils qu'un Batman à une fille.

Même quand on se croit moderne, on se demande ce que penseront les voisins, amis... On ose toujours moins enfreindre les normes de genre pour un fils, avec la crainte confuse qu'il devienne «efféminé» ou pratique plus tard une sexualité redoutée. Et pourtant, les études démontrent une capacité des garçons à jouer avec des «jeux de fille» beaucoup plus grande que ce qui est fait. Mais là aussi, ils le font moins devant d'autres garçons, il y a une censure par les pairs. Et plus on introduit de la mixité, moins cela est vrai. Le sexisme vient aussi de la croyance qu'il n'y a pas d'autre façon possible d'être un garçon...

JR

